

Louis Jobin, la période du faubourg

Mario Béland

Volume 3, numéro 1, printemps 1987

Saint-Jean-Baptiste : la paroisse, le quartier, le faubourg

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6587ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Béland, M. (1987). Louis Jobin, la période du faubourg. *Cap-aux-Diamants*, 3(1), 79–82.

LOUIS JOBIN

LA PÉRIODE DU FAUBOURG

par Mario Béland*

A l'automne de 1875, un sculpteur âgé de 30 ans, du nom de Louis Jobin, venait s'établir dans le faubourg Saint-Jean. Cet artisan, encore méconnu de la population, entreprenait, dans ce quartier de Québec, la période la plus féconde et la plus illustre de sa carrière.

Son apprentissage

Jobin connaissait déjà bien le faubourg car, entre 1865 et 1868, il y avait fait son apprentissage à l'atelier de François-Xavier Berlinguet (1830-1916). Sise sur la rue Saint-Jean, la boutique de ce maître-sculpteur était alors facilement reconnaissable à la grande statue de Jacques Cartier qui couronnait le bâtiment. Adaptée aux exigences du marché de la sculpture, la formation de Jobin avait été basée sur des connaissances théoriques et techniques ainsi que sur des travaux pratiques variés, qui allaient de la décoration des édifices civils ou religieux à l'ornementation des navires, en passant par la fabrication d'enseignes de commerce. Entre autres travaux, il avait eu à ébaucher et à reproduire fidèlement six culots destinés à supporter des anges pour l'église Saint-Jean-Baptiste. Dès cette période, il avait fait preuve d'une habileté peu commune dans les domaines de l'ébauche et de la statuaire.

En 1869 et 1870, Jobin avait poursuivi sa formation à New York où il s'était perfectionné dans la sculpture profane. De retour au pays en 1870, il avait ouvert son premier atelier à Montréal où il sculpta des figures de proue et des enseignes commerciales ainsi que des reliefs religieux et des meubles liturgiques. Mais la rareté des commandes et la chaude concurrence l'avaient amené en 1875 à quitter Montréal pour la ville de son apprentissage.

Une véritable attraction

À son retour dans la vieille capitale, Louis Jobin et Charles Marcotte, un commis, s'associèrent durant un an, afin de «faire commerce en société comme marchands sculpteurs». Jobin aurait d'abord travaillé dans un hangar aménagé en atelier. En 1876, il est domicilié au 247 de la rue Saint-Jean, puis l'année suivante au 85 de la rue d'Aiguillon. En 1878, on le retrouve au 146 de la rue d'Aiguillon, entre les côtes Sainte-Marie et



Un des quatre anges adorateurs du baldaquin de l'église Saint-Jean-Baptiste de Québec. (Photo: Patrick Altman, Musée du Québec).

Sainte-Claire. Jusque-là locataire, Jobin décida au mois de septembre 1878 d'acheter un terrain au coin des rues Burton et Claire-Fontaine. À cet endroit dénommé Fort-Pic, il se fit construire une résidence qu'il habita jusqu'en 1896. En 1881, le «grand feu» qui dévasta le faubourg rasa son atelier et tout ce qu'il contenait. En plus d'un second atelier, le sculpteur ouvrit l'année suivante et pour un an, un magasin destiné à la vente de ses statues au 41 de la rue Saint-Jean.

Dans un article paru dans *La Presse* du 29 mai 1926, Georges Côté parla en termes amusants de la personnalité de Jobin et de l'atelier qu'il possédait au coin des rues Burton et Claire-Fontaine: «Les résidents du Fort-Pic se souviennent encore de ce statuaire de talent . . . Trop à l'étroit dans sa petite boutique, pour travailler à son aise, M.

* Conservateur de l'art ancien, Musée du Québec



Indien servant d'enseigne devant la tabagie de J.-Léonidas Dussault dans le faubourg. Détail d'un tableau-souvenir aujourd'hui conservé dans une collection privée.
(Photo: Patrick Altman, Musée du Québec).

Jobin faisait le plus gros de sa besogne au dehors, ce qui attirait les curieux. Mais M. Jobin était d'humeur irritable, et il n'aimait pas la compagnie des gens et encore moins celle des enfants. Notre présence aux abords de son atelier l'exaspérait, et il nous en chassait rudement d'un geste menaçant. . . Tout absorbé par son travail, M. Jobin n'était ni causeur, ni communicatif, mais avec ses contractants, il était d'une éloquence persuasive, et d'une gesticulation artistique de description. . . Que de fois les gens vinrent de tous les coins de la ville pour contempler les superbes statues que M. Jobin exposait sur le devant de sa masure en pierres qui lui servait de boutique. Les journaux du temps en ont maintes fois fait mention.»

Il nous apprend aussi que diverses statues traînaient autour de la boutique et que d'autres ornaient, telles des enseignes, l'extérieur de la résidence du sculpteur. Parmi elles, deux effigies impressionnaient particulièrement les enfants du voisinage: une ancienne figure de proue de

Napoléon de même que la statue d'un policier vêtu d'un costume d'hiver.

Visant des marchés très variés, Jobin réalisa à son atelier de Québec des oeuvres de tous les genres et sur tous les sujets, dans toutes sortes de matériaux et de formats. Ainsi, il continua à offrir ses services pour la confection de figures de proue de même qu'à façonner des enseignes de «*tabacconiste*», notamment des Indiens, dont un bien connu pour le marchand François-Xavier Dussault de la rue Saint-Jean. Il confectionna aussi des enseignes représentant des animaux tel qu'un loup pour Alfred Dugal, un commerçant de fourrures de la rue Notre-Dame. Par ailleurs, à la suggestion de l'abbé Léon Provancher, il sculpta une *Cicindela purpurea*, un coléoptère agrandi 70 fois qui devait être envoyé à une exposition de Londres.

Statuaire renommé

Durant son séjour au faubourg Saint-Jean, Jobin fit paraître de façon régulière de nombreux avis publicitaires dans *Le Courrier du Canada*. Les annonces révèlent que, peu à peu, le sculpteur se consacra essentiellement à la statuaire religieuse. Dans ce domaine, il avait à affronter la forte concurrence des manufactures étrangères et des statuaires mouleurs italiens comme Michele Rigali, établi lui aussi dans le quartier.

Néanmoins, ce marché de la statuaire religieuse s'avéra le plus important pour le sculpteur. Soumise aux règles de l'offre et de la demande, sa production devait répondre aux besoins et aux goûts particuliers de ses clients. Sa clientèle était surtout composée de membres du clergé et de communautés religieuses, mais aussi d'entrepreneurs-architectes. Certaines fabriques lui commandèrent de grands ensembles statuaires décoratifs destinés à leur église paroissiale: six statues à Saint-Thomas de Montmagny (1890), une trentaine à Saint-Henri de Lévis (1878-1884), douze à Saint-Patrice de Rivière-du-Loup (1895); d'autres pour leur maître-autel, comme les huit statues à Saint-Michel-de-Bellechasse (1894). Et cela, sans compter les seize bustes acquis par les prêtres du Séminaire de Québec pour leur chapelle extérieure (1894-1895). Ces ensembles statuaires comptent d'ailleurs parmi les oeuvres religieuses les plus remarquables de toute la carrière de Jobin.

En plus de cette clientèle régulière, de simples citoyens commandaient à Jobin des oeuvres religieuses dans des buts aussi divers que particuliers. Ainsi, en signe de reconnaissance pour une faveur accordée par l'intercession de la Vierge, Charles-Napoléon Robitaille avait promis d'ériger un ex-voto monumental sur le Cap Trinité. En septembre 1880, il demanda à Jobin de sculpter la plus volumineuse statue jamais commandée au

Canada: une **Immaculée Conception** d'une hauteur de 8,50 mètres. Au cours de l'été qui suivit, la statue colossale, mieux connue sous le vocable de **Notre-Dame du Saguenay**, fut successivement exposée à Québec et à Montréal. La vue de l'oeuvre suscita un émerveillement et une admiration dont se firent l'écho de nombreux journaux.

Une production au goût du jour

Les commandes faites à Jobin étaient toutes étroitement reliées aux grandes dévotions de l'époque. A cet égard, la scène du calvaire fut sans contredit l'un des thèmes qui eut le plus la faveur des fidèles. Jobin sut l'exploiter et devint un maître dans ce domaine, surpassant de loin tous ces concurrents. Comme le souligna Georges Côté en 1926, la confection de ces calvaires à l'atelier du faubourg captivait les habitants du quartier de même que les chroniqueurs. C'est d'ailleurs ce que confirme un article du *Courrier du Canada*, du 20 juin 1884:

«Hier, on pouvait voir Ernest Gagnon, Jules-Paul Tardivel, Ferdinand Hamel et une foule d'autres citoyens marquants, entrer dans une humble boutique de statuaire... L'honorable M. Joly a lui-même été voir ce travail étonnant et en est revenu enchanté. Pourquoi ce concours? C'est M. Louis Jobin, un de nos statuaires les plus habiles qui méritait d'être honoré de la visite de ces citoyens. La dernière oeuvre de M. Jobin est quelques chose de magnifique. Il y a cinq ans, il fit pour le calvaire de Richibouctou un Christ de grandeur naturelle qui fut admiré. M. l'abbé Richard, curé de l'endroit, l'a chargé de compléter le groupe du calvaire. Ce que nous avons à admirer à présent... ce sont surtout les deux larrons, de grandeur naturelle. La physionomie est admirablement expressive. La figure du mauvais larron semble porter déjà l'empreinte de Satan, celle du bon larron est presque la figure d'un saint...»

Bien que la production de Jobin au faubourg présente tous les types de sculptures, on note à partir des années 1880 une spécialisation progressive dans la statuaire religieuse conçue pour l'extérieur, une statuaire le plus souvent de grand format et recouverte de métal. Quelques oeuvres sont tout à fait représentatives de cette nouvelle orientation: le **Sacré-Coeur** des Soeurs de la Charité, à Québec (1887, aujourd'hui détruit), et le **Saint-Louis** de Lotbinière (1886), l'**Education** de la **Vierge de Sainte-Anne des Monts** (1888). La réputation de Jobin dans ce domaine fut telle qu'elle lui valut même des commandes venant des Etats-Unis.

Un défi: Ignace de Loyola

Au faubourg Saint-Jean, Jobin eut des assistants et quelques apprentis, dont Tommy Dubuc, Michel



Charles-Napoléon Robitaille et Louis Jobin aux côtés de la statue Notre-Dame du Saguenay en 1881. (Photo: Archives nationales du Québec, Chicoutimi).



Monument à Saint Ignace de Loyola devant la villa Manrèse vers 1897-1898. Cette statue fait partie aujourd'hui des collections de l'Université Laval. (Archives de la Société de Jésus, province du Canada français).

Gagné et, surtout, Henri Angers. En 1892, Jobin réalisa avec son aide le monument à **Saint Ignace de Loyola** pour la Villa Manrèse des Jésuites sur le chemin Sainte-Foy à Québec. L'oeuvre fit d'ailleurs l'objet d'un commentaire élogieux dans *Le Courrier du Canada* du 31 août:

«Bien souvent il y a des talents qui grandissent dans l'obscurité et l'humilité semble être le caractère distinctif de ces âmes d'élite. Sans avoir étudié sous de grands maîtres, ils produisent des oeuvres d'art qui attirent les regards des connaisseurs et qui suffisent quelquefois à les faire passer

Monument au Sacré-Coeur de la paroisse Saint-Jean-Baptiste. La statue de 1915 sera remplacée par une oeuvre de bronze en 1930. (Tiré de l'Album-souvenir de Saint-Jean-Baptiste, 1924).



à la postérité. Chez toutes les nations, on rencontre de ces artistes qui se sont faits eux-mêmes et qui se sont élevés au premier rang par leurs propres talents. . . Québec possède un grand nombre de ces hommes de talent, entre autre un statuaire de renommée, qui travaille du matin au soir dans son humble atelier pour gagner le pain de sa famille, sans s'occuper de ce qu'on dit de lui au dehors; nous voulons parler ici de M. Louis Jobin du faubourg St-Jean. Notre concitoyen vient de sculpter une statue qui fait l'admiration de tous les hommes de l'art: c'est celle de St Ignace de Loyola. . . C'est une oeuvre remarquable. . . C'est une copie de la statue que l'on voit dans la basilique de Saint-Pierre de Rome. En contemplant cette oeuvre superbe, on se dit naturellement: s'il eut été donné à M. Jobin de recevoir des leçons en Europe, Québec aurait l'honneur de posséder son Hébert (Louis-Philippe), tout comme Montréal.»

Mille et une occupations

Parallèlement à son travail sur les marchés habituels de la sculpture, Jobin s'adonna à quelques

Annnonce de Louis Jobin parue dans le *Courrier du Canada*, 18 novembre 1881. (Photo: Bibliothèque nationale du Québec, Montréal).

L. JOBIN,
Statuaire,

INFORME les MM. du clergé et les communautés religieuses, qu'il est réinstallé au même endroit, rue Claire Fontaine, Faubourg S.-Jean, et qu'il est prêt à prendre des commandes comme par le passé. Statues en bois, peintes, décorées ou plombées pour extérieur.

ET AUSSI

Des statues en plâtre de toutes grandeurs avec décoration. Toutes ces statues sont d'après les meilleurs modèles européens.

PRIX MODÉRÉ.

Québec, 18 novembre 1881. 3-8

activités assez inusitées. Ainsi, *Le Courrier du Canada* du 9 mai 1894 relata que le sculpteur venait d'inventer un appareil ingénieux et breveté du nom de «**Régulateur des jalousies à lattes mobiles**». Cet appareil permettait de fixer dans la position désirée les lattes des jalousies, et cela sans ouvrir les chassis.

A l'occasion du célèbre défilé de la Saint-Jean-Baptiste de 1880, Jobin travailla à au moins deux bannières, en exécutant certains éléments sculptés des figures patronymiques. De plus, il assumait la réalisation de statues fort colorées destinées à décorer quatre chars de procession. L'une d'elles, la **Sainte Cécile** du char des Sociétés musicales surplombe depuis lors le buffet d'orgue de l'église Saint-Jean-Baptiste. Pour les carnivals d'hiver de 1894 et 1896, le sculpteur fut responsable de plusieurs statues en glace érigées aux quatre coins de la ville. Sa **Liberté éclairant le monde** fut d'ailleurs l'un des monuments les plus spectaculaires des festivités. Ces monuments éphémères devaient faire de Jobin l'un des pionniers de la sculpture sur glace au Québec.

Peu de temps après le carnaval de 1896, un incendie majeur se déclara dans l'atelier de Jobin. Le sculpteur vendit alors sa propriété du faubourg et alla s'établir à Sainte-Anne de Beaupré. Là, il travailla surtout dans la statuaire religieuse d'extérieur. Il fut d'ailleurs le sculpteur québécois qui se tailla la meilleure place sur ce marché.

En 1915, les paroissiens de Saint-Jean-Baptiste avaient décidé d'ériger, en face de leur église, un monument au Sacré-Coeur, pour lequel on avait commandé en Europe une statue de bronze. Les commanditaires ne purent cependant prendre livraison de la statue, les bateaux étant nolisés pour la guerre. Il eurent alors recours à leur ancien paroissien qui s'acquitta de sa tâche avec succès et à un prix dérisoire. Ironie du sort, la statue de Jobin fut renversée par le vent en 1930 et remplacée par une oeuvre en bronze.

Il réalisa aussi pour l'église du faubourg, en 1916, les quatre **anges adoreurs** du baldaquin dessiné par Francis P. Gauvin. Jobin remplit finalement quelques commandes exceptionnelles, telle la fameuse statue équestre de **Saint Georges**, l'oeuvre la plus complexe et la plus remarquable qu'il ait jamais réalisée.

A la fin de l'année 1925, Louis Jobin prenait une retraite bien méritée qui n'allait durer que peu de temps. En effet, il s'éteignit le 11 mars 1928 à l'âge de 82 ans. Il mourut dans la pauvreté, mais non sans avoir acquis une grande notoriété. Il avait de fait laissé l'une des productions statuariques les plus imposantes de son temps, soit un millier d'oeuvres profanes et religieuses disséminées un peu partout sur le continent nord-américain. ♦